

quelques réflexions sur la vénerie dans le midi méditerranéen

Lorsque j'ai reçu une lettre du Rédacteur en Chef de « Vénerie », me demandant de rédiger, pour cette revue, un article de fond sur la chasse à courre dans les départements de l'Hérault, du Gard et de l'Aveyron, mon premier réflexe a été de le remercier de la confiance qui m'était faite, mais de me dérober à cette tâche.

Que pouvais-je en effet narrer d'intéressant ? Rien, me semblait-il, car les quelques équipages d'autrefois cités dans les ouvrages parlant de la Vénerie dans le Midi, tels que l'Equipage de Vezins, l'Equipage Fourcade-Marès, etc., n'ont, en réalité, jamais chassé dans le Midi méditerranéen.

Après une plus longue réflexion, je suis pourtant arrivé à la conclusion que, s'il n'y avait effectivement rien d'intéressant à narrer sur la Vénerie de cette région, il était par contre sans doute instructif de chercher les raisons pour lesquelles la chasse à courre ne s'était jamais développée dans le Midi méditerranéen.

Je me suis donc finalement décidé à prendre la plume et à exposer, en toute simplicité, mon expérience personnelle et les réflexions ou conclusions qu'elle me suggérerait.

Le Rallye à la Lune actuel, auquel je vais faire référence, n'est pas vieux mais ne constitue, en fait, qu'une petite partie de mon expérience.

Dès 1860, mon grand-père chassait les derniers loups dans le Gard puis, jusqu'à sa mort, a découplé ses chiens dans la voie du lièvre. Je n'ai évidemment pas une expérience personnelle de cette période, mais mon enfance a été bercée par les anecdotes d'un vieux cocher de la maison, le « Père Richard ». Ce dernier racontait, entre autre, comment en sortant un jour de grand matin pour aller aux écuries, il s'était trouvé nez-à-nez avec un loup et comment il avait prévenu sur le champ. Mon grand-père, « Monsieur Louis », avait fait découpler ses chiens, mais je ne saurais dire comment s'était déroulée la chasse. La seule chose qui m'ait frappé c'est que, ce jour-là, comme toujours, l'escopette suivait afin d'aider éventuellement à l'hallali.

Je me souviens également, qu'en évoquant les chasses de lièvre de la fin de cette période, mon père disait qu'il fallait être bien pré-somptueux pour s'attaquer à cet animal quasiment imprenable dans un pays où la voie était si mauvaise et le terrain si difficile.



Quelques chiens du Rallye à la Lune.

Après la guerre de 1914-1918, les sangliers firent leur apparition dans le Midi. Mon père profita alors de cette aubaine pour mettre ses chiens dans la voie de cet animal, qu'il a chassé ensuite jusqu'à sa mort en 1936. Je me souviens parfaitement de cette époque. Les chiens étaient des grands vendéens blancs et oranges à poil ras, type « Baudry d'Asson ». Le premier hallali auquel j'ai assisté est resté gravé dans ma mémoire. J'étais tout jeune, puisque je n'étais pas encore rentré au Collège. Je vois encore les lieux ; j'entends toujours le carillon de la meute et surtout mon père me disant : « Ecoute ! tu n'entendras jamais semblable concert ! » C'est de ce jour sans doute que date ma passion pour la musique des chiens, passion qui m'a, par la suite, fait accepter tous les sacrifices.

Après cette période est venue la guerre de 1940-1945 et je n'ai plus chassé. Puis les Equipages se sont reconstitués et j'ai eu un jour la

joie d'entendre à nouveau le récri des meutes. Ma passion s'est alors réveillée et j'ai remonté un Equipage de lièvre. Avec quinze à vingt petits Anglo-Français pendant des années, au gré des garnisons, j'ai couru cet animal. La chance de ma vie — trois affectations comme instructeur à l'Ecole de Cavalerie de Saumur — m'a permis de chasser des lièvres dans ces merveilleuses contrées de la Loire où de parfaits veneurs m'ont accueilli chez eux, m'ont accordé leur amitié et m'ont fait bénéficier de leur science. Les observations que j'ai pu faire également en suivant les équipages très au point de cette région m'ont fourni de précieuses références quant à la chasse des grands animaux et me permettent de faire des comparaisons avec ce que je vois aujourd'hui. Mais, à cela, j'ai ajouté, je pense, une expérience personnelle très particulière. Par deux fois, en effet, j'ai emmené mes chiens en Algérie pour y chasser, la première fois des lièvres pendant trois saisons,

et la deuxième fois, des chacals pendant une saison. Il me souvient qu'à leur retour en France, les chiens qui avaient pris quelques chacals, chassaient le chien « d'amitié ». Ils en mirent aux abois dans des bottes de paille en Maine-et-Loire et jusque sous le fourneau d'une ferme bretonne, ce qui me valut bien des ennuis. Ils étranglèrent même le chien d'un ami qui m'avait aimablement convié à chasser le lièvre chez lui.

Enfin, lorsqu'est arrivée l'heure de la retraite, je me suis associé avec mon voisin et ami, M. Joseph Icard.

Ainsi est né le Rallye à la Lune actuel. Depuis quatre saisons, il découple ses soixante Poitevins et Anglo-Français et chasse régulièrement des sangliers. Il attaque également quelques daims dans les Bouches-du-Rhône, grâce à la merveilleuse hospitalité de M. Pons, de sa fille et de son gendre, M. et Mme Herbeau.

Me fondant sur toutes les obser-

ventions et réflexions que j'ai pu faire dans le cadre que je viens d'évoquer, j'en suis arrivé à la conclusion suivante : les difficultés qui ont empêché la Vénérerie de se développer ici et dans le bassin méditerranéen en général, ne proviennent ni du manque d'animaux courables, ni du tempérament ou du comportement des habitants du pays, mais de la mauvaise qualité de la voie et de la difficulté de « passer » qui empêche d'être aux chiens et de les servir.

Au temps des loups, ceux-ci ont pullulé dans nos immensités inhabitées couvertes de maquis mais, à cette époque, parcourues par de très nombreux troupeaux de moutons. Après tout, le pays de la « Bête du Gévaudan » n'est pas très éloigné du nôtre !

Il reste peu de lièvres, mais ils ont été assez abondants autrefois. Il y en avait partout en Algérie lorsque j'y chassais et les chacals étaient aussi nombreux qu'eux.

Les cerfs qui ont été lâchés ici où là dans le Midi se multiplient bien.

Le sanglier surtout est très abondant malgré la chasse effrénée que lui font les chasseurs à tir. Cela provient en partie sans doute du fait que, causant peu de dégâts aux cultures, il a pu être classé gibier. Au cours de la dernière saison par exemple, le Rallye à la Lune a découlé régulièrement deux fois par semaine. Il n'a fait qu'une fois buisson creux et, pourtant, ses petits moyens limitent ses possibilités et l'empêchent en particulier de faire régulièrement le bois le matin des chasses.

Le chasseur du Midi a été décrit par un écrivain connu et la description qu'il en fait correspond à un portrait très fidèle. Comme l'Arabe, il aime son fusil, en est fier et adore faire parler la poudre ! Ceci le conduit à tirer tous les animaux sauvages jusqu'aux plus petits et même, ce n'est pas une légende, une casquette lancée en l'air ! Bien que criant sans doute plus fort qu'ailleurs qu'il est un pur sportif, il aime tout autant la « viande » mais sûrement pas davantage que le chasseur à tir des vieux pays de Vénérerie. Il serait cependant, j'en suis sûr, très capable d'aimer la Vénérerie pour deux raisons :

d'abord il est passionné par la musique des chiens et souvent il les connaît bien et les utilise sagement. Ensuite, la viande provenant d'un hallali ne serait pas de nature à lui déplaire ! Certes, elle ne lui permettrait pas, et ce serait bien triste, de conter et raconter son exploit de tireur ! Elle lui ferait, par contre, chose appréciable, économiser une et sans doute plusieurs cartouches car il faut bien l'avouer, le tir de la casquette n'est pas une bonne école de « grand fusils » ! Seulement, le chasseur à tir se rend parfaitement compte des difficultés de la chasse au chien courant dans son pays. Aussi, bien qu'ignorant tout de la Vénérerie, il sent d'instinct et avec son bon sens terrien que, sans fusil, il y aurait peu de « viande » à espérer.

Pour conclure, j'ose affirmer qu'un bon équipage prenant convenablement, serait non seulement admis, mais admiré et très suivi.

Le droit de suite enfin, pose ici quelques problèmes, mais pas plus qu'ailleurs.

La première des deux grandes difficultés auxquelles se heurte la chasse à courre ici est la mauvaise qualité de la voie, je l'ai dit. Le pays est extrêmement sec ; il est chaud, très ensoleillé et les vents du Nord ressuyants et froids, sont très fréquents et souvent violents.

Le sol est pierreux et, en beaucoup d'endroits, le rocher affleure.

La végétation est constituée par des chênes pubescents, mais surtout par des chênes verts et des chênes Kermès, dont les feuilles persistantes sont vernissées, très dures et même piquantes. Bien sûr, la végétation est très clairsemée dans les zones rocheuses.

Dans une atmosphère aussi sèche, un animal ne peut donc laisser qu'un sentiment léger sur une végétation peu porteuse et que, par endroits même, il ne touche pas ou sur un sol dur avec lequel seul le dessous de ses pieds, cornés pour le cochon, est en contact. On imagine facilement ce que peut être, dans ces conditions, la difficile voie du lièvre. C'est parce que mes chiens, qui par ailleurs chassaient agréablement en Maine-et-Loire, ne parvenaient absolument pas à la maintenir en

Algérie, que je me suis mis à courir le chacal. Cet animal, beaucoup plus « petit loup » que « grand renard » ne se terre pas et fait de jolis parcours. Je suis persuadé qu'il constituerait un animal de Vénérerie valable. Je me suis amusé en le chassant et j'en ai pris quelques-uns. Mais, malgré son sentiment certainement plus fort que celui du lièvre, la voie était très fugace. Cela tenait peut-être à la nature même du sentiment laissé par cet animal mais sûrement beaucoup à la mauvaise qualité de la voie dans tous les pays méditerranéens. Un forlanger était toujours fatal.

J'ai finalement abandonné le courre du lièvre pour celui du sanglier parce qu'après plusieurs déplacements de mes chiens de lièvre de l'Anjou dans le Midi, et après plusieurs essais infructueux, j'ai dû me rendre à l'évidence ! Mon père avait raison : il fallait être bien présomptueux pour chasser le lièvre à courre dans le Midi.

La voie du cochon est forte et tenace ; c'est de notoriété publique et tout le monde le sait. Malgré cela, il est des jours où les chiens du Vautrait ont ici bien du mal. Plus qu'ailleurs ces jours-là, il se forme alors une tête qui ne « vole pas sur la voie », mais qui la couvre totalement. Dans ce cas, six chiens chassent et quarante sont désespérément à la traîne. Ces jours-là, on éprouve un véritable sentiment d'impuissance en raison de la deuxième difficulté que j'ai citée : la difficulté de « passer ». Il faudrait alors en effet être aux chiens, sonner à la tête, l'appuyer et rallier la queue. C'est impossible sur un sol pierreux où les dénivellés ne sont pas très importants mais les pentes très raides, où la végétation est basse et broussailleuse, où les enceintes immenses et sans le moindre layon sont la règle, où les plus petits vallons sont des ravins infranchissables autrement qu'à pied.

Alors, non seulement on ne peut pas servir les chiens, mais il arrive aussi de perdre totalement le contact.

Autant et plus que M. de la Besge, mon grand-père était réaliste lorsqu'il chassait le loup en faisant suivre l'escopette et personne, je pense, n'y trouvera à redire. Il ne saurait, par contre, en être de

même avec les autres animaux ! Mais alors, en l'absence du fusil, les sangliers méditerranéens d'aujourd'hui n'ont-ils pas presque autant de chance de mourir de vieillesse que les loups poitevins d'autrefois ?

Voilà sans doute la cause réelle de la rareté de la Vénérerie dans le Midi méditerranéen car, là comme ailleurs, rares sont ceux qui « entreprennent sans espérer et persèverent sans réussir ».

Je pense que tous les comptes rendus de nos chasses feraient ressortir les deux difficultés principales que j'ai évoquées : mauvaise qualité de la voie, mais surtout difficulté d'être aux chiens.

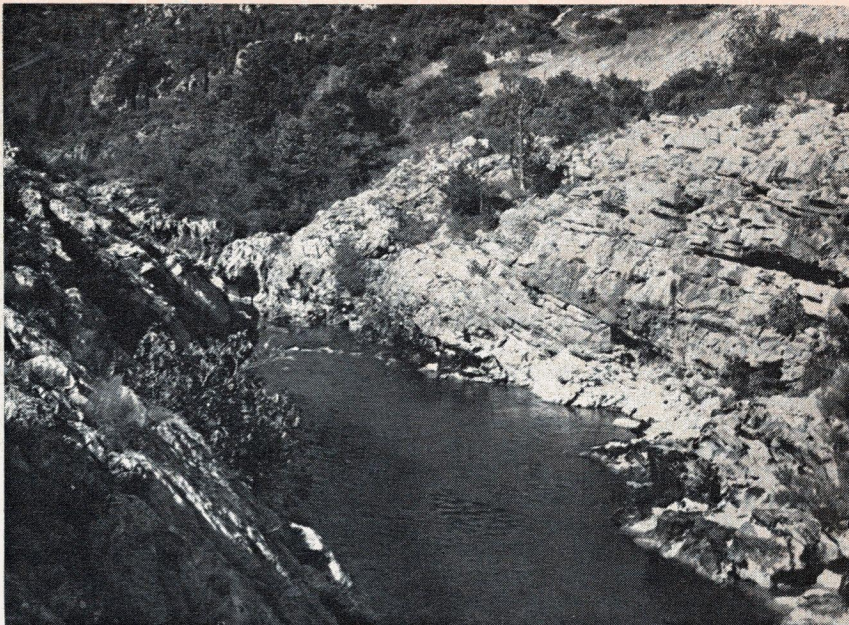
En voici deux.

14 décembre 1974

Rendez-vous entre Montarnaud et Argelliers, à la ferme des Chênes (croquis n° 1). Le bois n'a pas été fait le matin, mais les cochons sont dans le secteur depuis plusieurs jours.

Vingt chiens environ sont découplés et, parmi eux, les meilleurs rapprocheurs bien entendu, mais aussi quelques jeunes chiens, comme nous le faisons toujours. Sagement la quête commence ; les chiens devant nous flairent aux branches sur le bord des chemins comme ils en ont l'habitude et prennent rapidement connaissance d'une voie de bon temps. Il souffle un vent du nord froid et il reste quelques traces d'une première neige mais le soleil brille. Tout de suite la voie paraît bonne car le rapprocher marche bon train.

Un quart d'heure ou vingt minutes après, c'est le lancer à l'ouest de la ferme des Chênes ; il est 12 h environ. L'animal, sans se faire battre un instant, grimpe les coteaux impassables de la côte d'Agrès ; avant que le reste de la meute ait été découplé, la chasse s'est déjà éloignée et on n'entend plus les chiens. Ils traversent l'Arboussas, puis les enceintes très fourrées des bois de La Rouvière et vont vers la route de la Boissière à Montarnaud. Vite la meute y est poussée et là, elle peut être, chance rare ici, découplée à l'écoute dans de bonnes conditions.



Les gorges de l'Hérault. Les sangliers sont chez eux au pays de Saint-Guilhem-du-Désert. Comment rester à la queue des chiens dans pareil terrain ?

Très bousculé alors, l'animal qui est un gros cochon de 190 à 200, saute au nez des chiens la route de Montarnaud, à un kilomètre au sud-est de la Croix-de-Félix. Il va vers la mare de l'Encontre et monte dans les coteaux des bois de Bringou qui, eux aussi, sont impassables. Il faut donc absolument chasser le « parti » qui est d'ailleurs bien connu sur ce parcours et gagner la route de La Boissière à la Route Nationale 109, au sud du bois Nègre ! C'est ce que nous faisons. Mais ce sanglier a de l'imagination ; aussi, fait extraordinaire, mais nous le saurons trop tard et par renseignement, il débuche dans les vignes et traverse toute la plaine.

Au petit trot et tenant les chiens en respect, il passe au milieu d'eux et des voitures la Nationale 109 Lodeve-Montpellier. Il gagne ensuite les garrigues du Mas Dieu où il se fait battre longuement dans les chênes Kermès, et reprend de l'avance. Il repasse à nouveau la Nationale 109, près de Bel-Air, va à la Fenouillède et à Moncobel, puis saute la route de Vailhauques à Grabels, près de Montlobré. où nous rejoignons enfin les chiens.

De là, il continue à travers le bois de Pujol, passe au Mas de Perri et perce vers Saugras et Bois

Noir. La nuit arrive et il est impossible de suivre les chiens qui sont innarrêtables et font suite sur un animal prenant le grand parti classique vers les Gorges de l'Hérault.

Ce jour-là, nous sommes restés en forêt jusqu'à deux heures du matin mais, malgré nos efforts, nous avons perdu le contact et 27 chiens ont couché dehors. Il nous a fallu ensuite quatre jours pour les retrouver !

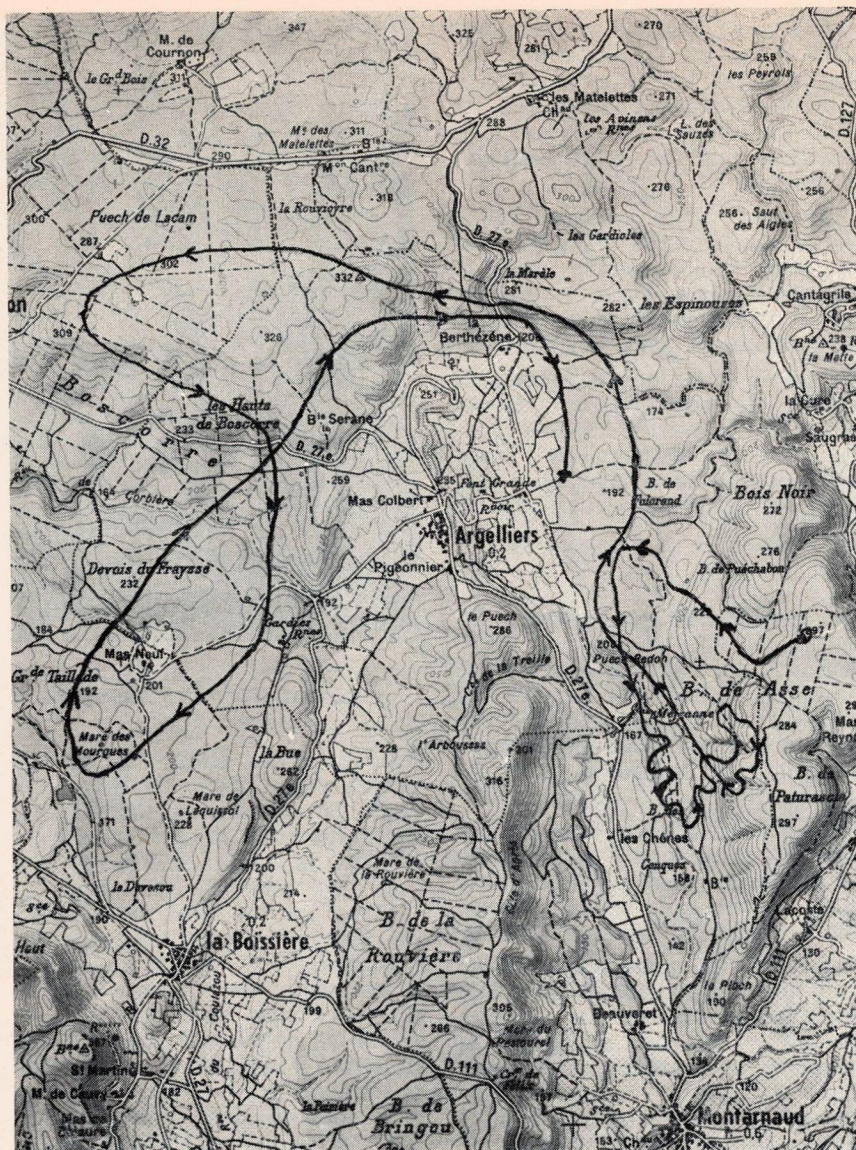
C'est là le souvenir d'une chasse par bonne voie et qui aurait été très belle dans un pays où l'on pourrait être à la queue des chiens. Bien appuyés, ceux-ci auraient sans doute obligé leur animal à marcher, puis à s'arrêter.

6 novembre 1973

Ce jour-là, Saint-Hubert avait sans doute décidé de nous aider, comme on va le voir ! (voir croquis n° 2).

Après un long et difficile rapprocher, durant lequel la chienne Paimpolaise fait sans cesse la démonstration de sa science et surtout de l'extrême finesse de son nez lui permettant d'en refaire même sur les bancs de rochers, nous attaquons à 9 h 30 sur une compagnie au nord-ouest du Mas Reynard. C'est là notre première

Après le passage de la route D. 27e, à La Berthezène, la laie va au Puech de Lacam, traverse les Hauts de Boscorre, saute une première fois la route Puechabon-Argelliers, passe aux ruines de Gardies, à la mare des Mourgues, fait le tour de Mas-Neuf, et saute à nouveau la route de Puechabon



CROQUIS N° 2

à Argelliers puis la D. 27e à la Berthezène.

A 17 h 30, elle tient les abois en lisière de forêt à un kilomètre à l'est de Font-Grande. Elle s'était fait chasser huit heures environ et avait les quatre pieds aggravés jusqu'au sang lorsqu'elle a été portée bas !

A la différence de la chasse précédente, la voie était ce jour-là sûrement difficile et pourtant le succès a pu être obtenu ! Il est dû certainement pour une très large part à la finesse de nez extraordinaire de deux chiens qui avaient longtemps chassé des lièvres : Paimpolaise et Quercy. Je pense néanmoins que la caractéristique essentielle de cette

journée est la suivante : *il a été possible d'être aux chiens, sinon tout le temps, du moins aux moments décisifs.*

Je dirai en conclusion que, si le pays est très dure et très difficile pour le chien, il l'est aussi pour l'animal de chasse ; j'en veux pour preuve les quatre pieds de notre laie aggravés jusqu'au sang.

A condition qu'il ne soit pas trop lourd, mais extrêmement fin de nez et surtout enragé de chasse, le chien peut donc chasser ici et prendre.

Je serais, par contre, moins optimiste pour le cheval, car je pense que le « Hunter » adapté au pays n'existe pas.

Général SARTRE.